

Le 6 janvier 2017, les militants et historiens Serge et Beate Klarsfeld, accompagnés de Tania Klarsfeld, ont été invités par le lycée Victor Hugo de Florence pour présenter leur parcours et leur oeuvre devant les collégiens et les lycéens. À l'issue de la rencontre animée par M. Léger, professeur de philosophie, les élèves de 1ère L (Margarita, Margot, Maxime et Yves) de Mme Bernard ont réalisé une interview des célèbres « chasseurs de nazis ».



Un itinéraire humaniste

Serge et Beate Klarsfeld

Une citation de Jean-Pierre Siméon, offerte à notre réflexion, suggère de « se faire son propre sentier » et de « sortir des chemins balisés » afin de faire peut-être « les plus belles découvertes ». En choisissant d'entreprendre la traque d'anciens nazis, aviez-vous pleinement conscience de vous lancer sur un chemin ardu et douloureux?

SK : Le chemin n'a pas été particulièrement douloureux, au contraire. Nous avons eu de la chance, nous ne sommes jamais restés longtemps en prison, seulement quelques semaines, à plusieurs reprises. Nous avons échappé à des attentats à la bombe, à des colis piégés. Il est évident que si notre fils ou notre fille avaient été tués dans un attentat, nous aurions regretté d'avoir pris ce chemin, mais nous avons eu de la chance. Au lieu d'être puni pour avoir pris un de ces raccourcis qui créent parfois des situations embarrassantes et des crises diplomatiques, nous avons toujours été récompensés pour ce que nous avons accompli. Beate est Commandeur de la Légion d'Honneur alors qu'elle était mauvaise élève à l'école et je suis Grand Officier de la Légion d'Honneur alors qu'il n'y avait pas de raison particulière, quand on a commencé, d'aboutir à des honneurs. Beate a été condamnée à une année de prison - qu'elle n'a pas faite - et 40 ans plus tard elle est devenue candidate à l'élection présidentielle en Allemagne.

Mais le chemin a été ardu car il a été incertain. L'incertitude est quelque chose qui maintient un ressort actif, avec une certaine myopie en ce qui concerne l'avenir. On nous avait dit : ce que vous voulez faire, c'est la lutte du pot de terre contre le pot de fer. Cette incertitude sur la réussite était désagréable et posait le problème de savoir comment trouver le chemin. Quand on s'est ren-



contrés, on a décidé de mettre la priorité sur ce but à atteindre et que tout le reste passerait au second rang. C'était un pari.

TK : Toute la vie est un pari.

BK : Un pari dont on ne connaît jamais d'avance les résultats. Nous sommes toujours allés jusqu'au bout. Il y avait une certaine limite à ne pas dépasser mais nous avons quand même, souvent, oeuvré illégalement. Ce n'était pas toujours bien vu mais on ne pouvait pas toujours se demander : « est-ce que cela se fait, est-ce que cela ne se fait pas? »

SK : Nous avons été raisonnables, nous avons eu du tact dans l'action. Le tact est important. Tout en étant passionnés, nous avons gardé des limites. La limite a surtout consisté à ne pas ensanglanter notre chemin.

Nous avons pensé que le qualificatif d'« humaniste » pourrait fort bien décrire les personnes que vous êtes, vos engagements et vos accomplissements. Accepteriez-vous de vous définir ainsi?

SK : Nous ne nous considérons pas plus humanistes que d'autres.

BK : On ne se donne pas ce titre.

SK : En revanche, le résultat de notre travail est un résultat humaniste. Quand nous avons commencé il y a 45 ans, on disait en France : les Français ont oublié que le gouvernement de Vichy a été actif dans la « solution finale » en apportant la police et l'administration françaises au service des nazis pour arrêter les Juifs. Ce n'était pas dans les manuels d'histoire. Et beaucoup de Juifs étaient plein de reproches à l'égard des Français. Mon travail a été de montrer d'une part la responsabilité de Vichy et d'autre part que la population française avait été compatissante à l'égard des Juifs à partir du moment, pendant l'année 1942, où les Français ont vu qu'on arrêtait les femmes et les enfants. À partir de ce moment là, les Juifs ont été aidés d'une façon efficace par les Français. Et la France est d'ailleurs, avec l'Italie - même si la France avait dix fois plus de Juifs que l'Italie - le seul pays en Europe où les trois quarts des Juifs ont survécu. Le principal facteur de sauvetage des Juifs était non seulement leur volonté de survivre et la façon de s'organiser mais surtout le fait que les Français aient tendu la main aux familles juives persécutées et en particulier aux enfants. Onze mille enfants ont péri mais cinquante neuf mille enfants juifs ont survécu. On ne retrouve pas ces proportions dans les autres pays d'Europe, sauf en Italie. Et je crois avoir montré qu'en France, c'était le mélange des valeurs chrétiennes d'un côté, et de l'autre côté les valeurs républicaines qui avaient été enseignées pendant déjà soixante-dix ans par les instituteurs républicains, qui ont fait que les Français ont réagi tout de suite, dès qu'ils ont vu qu'on intentait aux valeurs humaines qu'étaient les enfants, les femmes, les vieillards.

« La limite a surtout consisté à ne pas ensanglanter notre chemin. »

« La mémoire et l'Histoire sont les formes de revanche des victimes sur les bourreaux qui voulaient effacer. »

Même s'il est impossible de compenser la perte des « un, plus un, plus un... » (comme vous préférez le dire Serge Klarsfeld, plutôt que « six millions » de Juifs), comment définiriez-vous le rôle de votre militantisme et de la publication du Mémorial de la déportation des Juifs de France?

SK : Je voulais qu'on n'oublie aucun déporté, que le bilan tienne compte de chaque déporté. À l'époque on ne savait pas par où commencer le travail, surtout parce qu'on ne savait pas combien de Juifs avaient perdu la vie dans la « solution finale » en France. Et je me suis dit : s'il est possible de trouver la réponse, alors il faut la chercher d'une façon méthodique, rationnelle, scientifique, historique. Et c'est ce que j'ai entrepris. J'ai donc pu donner les chiffres mais ces derniers, comme les statistiques, ne me satisfaisaient pas. Il fallait que chaque personne soit identifiée, par son état civil et par les circonstances de la déportation, avec les dates et l'adresse de l'arrestation. En France, le problème qui se posait était que le père avait été déporté par un convoi, la mère déportée par un autre, les enfants déportés par un ou plusieurs convois, etc. Il y a aussi beaucoup d'homonymes, mille Lévi par exemple... J'ai donc d'abord établi la liste alphabétique de chaque convoi mais cela ne me permettait pas de faire la relation entre le Lévi d'un convoi avec le Lévi d'un autre. Il fallait trouver les adresses d'arrestation et les adresses de domiciliation pour pouvoir réunir les Lévi qui étaient membres d'une même famille ou les Cohen, les Goldberg, les Rosenblum, etc. Cela nécessitait d'aller dans tous les départements de France, dans toutes les archives, de photocopier ou microfilmer tous les documents qui pouvaient contenir ces informations. Ensuite il fallait compiler toutes les listes pour en sortir les éléments d'information qui permettraient de réunir les membres d'une même famille.

Aujourd'hui, pour tous les enfants, un dossier a été ouvert. À Yad Vashem à Jérusalem, ils ont retenu cette définition des « un, plus un, plus un » et ils ont entrepris il y a quelques années de dresser la liste des six millions de personnes - cela peut être 5,5 millions ou bien 6,2 millions - qui ont été victimes de la Shoah. Il y a actuellement 200 millions de documents à Yad Vashem. Chaque document est digitalisé pour que l'on puisse mettre en rapport les informations que l'on a avec les noms que l'on retrouve. On a ouvert six millions de dossiers grâce au militantisme des historiens, de ceux qui dressent ces listes, des équipes - par exemple à Yad Vashem - qui ont les moyens de faire ce travail. Il y a des équipes de gens qui parlent hongrois, roumain, russe, yiddish. Pour faire en sorte que ces six millions ne soient pas oubliés, pour que l'on sache qui était chacun de ces six millions de façon à lui redonner une sorte de vie posthume. J'ai commencé avec quelques dizaines de photos d'enfants, aujourd'hui j'en ai plus de 5000 sur les 11 000 enfants de France. Nous les avons d'ailleurs publiées, avec l'histoire de l'enfant qui se trouve sous chaque photo. Nous avons fait la cartographie de ces 11 000 enfants : en appuyant sur un bouton, on peut voir la rue de Paris où il habitait, ou bien son village sur la carte de France. Avec cette cartographie, on peut entreprendre l'étude de sa famille, savoir d'où il venait. Et cela permet à cet enfant de jouer un rôle dans l'Histoire, un rôle pour les

« Pour que l'on sache qui était chacun de ces six millions, de façon à lui redonner une sorte de vie posthume. »



enfants d'aujourd'hui qui vont à l'école dans la petite ville où il habitait, où il a été arrêté. D'autres enfants s'identifient à lui et comprennent qu'il a été arrêté par la haine anti-juive de l'époque. Un certain nombre d'enfants s'intéressent à l'Histoire et deviendront peut-être un jour des militants.

TK : Il y a beaucoup de classes qui ont fait des recherches sur les enfants de leurs villages ou de leurs villes, qui ont fait des dossiers, qui sont partis à Auschwitz.

BK : Oui, il y a des professeurs en France qui cherchent dans les archives de l'école pour savoir qui étaient ces enfants. Il y a des plaques partout en France.

SK : Nous avons les noms de presque tous les enfants de ces écoles qui ont été arrêtés et déportés. Pour les petits de moins de six ans, qui n'allaient pas encore à l'école, on met dans les jardins publics des stèles ou des plaques qui portent leur nom, leur âge et leur lieu de naissance. C'est une arme pour le souvenir, une arme pour défendre la démocratie. Sur les plaques des écoles est toujours rappelé que ce sont par les nazis - et avec la complicité du gouvernement Français de l'époque, le régime de Vichy - que ces enfants ont été arrêtés.

Dans Si c'est un homme, Primo Levi exhorte son lecteur à « considérer toute la signification qui s'attache à la plus anodine de nos habitudes quotidiennes, aux mille petites choses qui nous appartiennent et que même le plus humble des mendiants possède : un mouchoir, une vieille lettre, la photographie d'un être cher. » Quelle résonance particulière cette phrase de Levi peut-elle trouver pour les descendants des victimes?

SK : Le plus humble des déportés pouvait posséder quelque chose et n'y attacher aucune importance mais son descendant, lui, y attachera de l'importance. Beaucoup de gens sont à la recherche de documents, surtout à partir du moment où ils ont pris leur retraite et où qu'ils ont eu le temps de retomber en enfance...

« C'est une arme pour le souvenir, une arme pour défendre la démocratie. »

BK : Des gens viennent chez nous pour qu'on les aide à trouver des photos et nous disent : « Mon père n'a jamais voulu en parler ». Et les enfants n'avaient pas posé de questions. Ou peut-être en avaient-ils posé au père, s'il avait survécu... Souvent, quand les enfants reçoivent leur héritage, ils jettent des choses. C'est pour cela que l'on appelle à aller voir ce qu'ils reste dans les greniers. Le musée de la Shoah reçoit énormément de matériel.

SK : Souvent, les enfants ne savent pas quoi faire de ce matériel. Parce que leurs parents en ont souvent parlé et que les enfants en ont assez. Perdre d'un seul coup les membre de sa famille, c'est une onde de choc qui se propage à travers les générations. Un choc dont on ne se remet pas. Beaucoup d'enfants apportent ainsi ce qu'ils ont retrouvé au Mémorial de la Shoah : les papiers, les archives de la famille. Les musées gardent la mémoire de la Shoah.



Le Mémorial est l'héritier d'un certain nombre de descendants des déportés.

BK : Mais il y en a beaucoup qui font des recherches et écrivent des livres. Serge a écrit 120 préfaces pour ces livres.

SK : Oui, on publie leurs mémoires et c'est souvent à moi qu'ils demandent la préface. C'est une corvée, mais une corvée utile. Pour revenir à Primo Levi : un mouchoir, je n'y crois pas tellement, mais une vieille lettre, une photographie,

oui. Je connais des gens qui ne connaissent pas le visage de leurs parents parce qu'ils n'ont jamais réussi à trouver de photo. Parce que beaucoup d'objets ont été détruits, parce que leurs parents ont été arrêtés alors qu'ils étaient tout petits. Une de nos amies, qui possédait les Galeries Lafayette, se souvient vaguement de son petit frère mais elle n'a pas de photo de lui. Voyez une femme très riche, qui possède tout ce qu'elle peut posséder et qui en même temps souffre que son frère ne puisse même pas survivre par l'intermédiaire d'une photo. Quand il n'y a rien qui subsiste de quelqu'un, c'est intolérable.

« Quand il n'y a rien qui subsiste de quelqu'un, c'est intolérable. »

TK : Par exemple, je ne me suis jamais consolée que maman ait déchiré les trois petits mots que papa a lancé du train... Quand papa a été arrêté, je crois qu'il a réussi à faire passer une lettre de Drancy. Il arrivait souvent que les déportés jettent des papiers du train. S'il y avait une adresse les gens les ramassaient et les envoyaient. Comme cela on a reçu deux lettres de mon père. On les a lues bien sûr, on les a même apprises par coeur, et on les a déchirées. Ma mère avait très peur qu'on soient arrêtés et qu'on trouve des papiers compromettants sur nous. Elle et moi n'avons jamais pu nous consoler. On avait à la maison une caisse de photos qu'on n'a pas pu emporter. Ma mère a regretté toute sa vie de n'avoir pu sauver ces photos.

SK : D'ailleurs nous n'avons jamais vu de photos de mon père enfant ni de ma mère enfant.

TK : Si, une seule! Qu'on a retrouvée par hasard, il y a quinze ans.

SK : Pour entrer dans un camp de la mort comme celui Auschwitz, Primo Levi n'est pas le meilleur des guides parce qu'il était tout seul. Il n'avait pas sa famille. Ceux qui avaient femmes, enfants, et qui entraient dans le camp puis apprenaient le lendemain que leurs femmes, leurs enfants avaient été tués, ceux-là avaient une souffrance que Primo Levi, heureusement pour lui, n'a jamais connue. C'était un intellectuel qui était curieux et donc le monde qui s'ouvrait à lui était une autre planète, avec d'autres règles... Il a ouvert les yeux, il a ouvert la tête... Et il a souffert dans sa chair mais il n'a pas souffert dans son coeur comme quelqu'un qui apprend que sa femme, ses enfants, son père, sa mère ont disparu. Ce qui a été le cas de beaucoup de déportés qui, même s'ils ont survécu, ont été écrasés par le malheur. Lui n'a pas eu une épreuve morale affective comme la plupart de ceux qui sont entrés dans le camp, ce

qui lui a permis d'observer et d'écrire son oeuvre. D'autres personnes ont raconté ce qui leur est arrivé, et là on entre vraiment dans le camp d'Auschwitz.

« Nous leur demandons toujours de ne pas voter pour ces partis, qui ne peuvent apporter que des catastrophes. »

Est-ce que la traque des nazis d'une part, vos recherches et vos écrits d'autre part, constituent selon vous, non pas une vengeance contre les assassins, mais une forme de revanche sur la mort?

SK : Le procès de chaque criminel nazi est le rappel authentique et officiel, par la justice d'un pays, de ce qui s'est passé. C'est une authentification des faits et donc une forme de revanche sur la mort, c'est-à-dire une entreprise d'explication officielle. Moi, on n'est pas obligé de me croire mais on est plus ou moins obligé de croire la justice d'un pays parce qu'elle a une forme de présence tout à fait officielle. Cela ne ressuscitera pas les victimes mais cela rappellera ce que les victimes ont subi. La mémoire et l'Histoire sont les formes de revanche des victimes sur les bourreaux qui voulaient effacer. Himmler s'est adressé aux chefs SS dans un discours d'octobre 1943 et leur a dit que la « solution finale » était une page de gloire mais qu'elle ne serait jamais écrite, qu'ils n'iraient jamais se vanter par rapport à l'Histoire d'avoir tué les Juifs. Il est donc normal pour les victimes d'écrire cette page d'Histoire qui, si les nazis avaient gagné, n'aurait jamais été écrite parce qu'ils ne voulaient pas que soit écrit le récit de leur assassinat d'une partie de l'espèce humaine.

Redoutez-vous que la lutte pour la mémoire des disparus, à laquelle vous avez consacré votre vie, soit fragilisée ou menacée dans l'avenir? Quel regard portez-vous sur la montée en puissance des partis politiques extrémistes en Europe et en France?

SK : Oui, la mémoire des disparus est menacée. Dans l'absolu, elle n'est pas menacée parce qu'elle existe dans des documents qui, grâce à internet ou à l'informatique, ne disparaîtront pas. Mais

effectivement, les partis politiques extrémistes peuvent imposer le silence sur cette partie de l'histoire, sur la Shoah ou le Goulag. On peut très bien imaginer une Europe cauchemardesque avec d'un côté un pouvoir qui rappelle le pouvoir nazi, et de l'autre côté un pouvoir qui rappelle le pouvoir bolchévique. Que d'un côté on n'ait pas le droit de parler du Goulag et que de l'autre côté on n'ait pas le droit de parler de la Shoah. La montée en puissance des partis politiques est extrêmement menaçante pour la plupart des gens, mais beaucoup ne s'en rendent pas compte. Ils sont mécontents et votent pour un parti politique extrémiste. Nous leur demandons toujours de ne pas voter pour ces partis, qui ne

peuvent apporter que des catastrophes.

